

Le Courrier des Opelousas

Vol. XXVIII.

Opelousas, Paroisse St. Landry, Lne., 3 Septembre, 1881.

No. 48.

OPELOUSAS:

SAMEDI matin, 3 SEPTEMBRE, 1881.

Eglise Catholique des Opelousas.
Nous rappelons aux paroissiens de cette église que la grande mission donnée à l'occasion du Jubilé commencera demain (dimanche) à la grand'messe. Nous espérons que tout le monde s'empressera d'en profiter.

On lit dans l'Observateur de St-Martinville du 27 août :

M. Louis Duchamp va de mieux en mieux et, grâce aux soins intelligents que lui prodigent ses médecins, il sera bientôt entièrement rétabli.

Ce n'est pas "ou" qui nous l'a dit—mais nous tenons, de source certaine, que le chemin de fer qui doit aller de Vermilionville jusqu'aux Rapides, sera positivement terminé le 12 Septembre prochain, et qu'il faudra à cette époque là—verser le montant entier de notre souscription pour l'embranchement promis entre la station de Cade et St-Martinville—c'est-à-dire \$5000—ou nous n'aurons pas d'embranchement.

Si le montant souscrit pour assurer le succès de cette entreprise pouvait être formée à temps, la Compagnie pourrait—le 12 septembre—commencer notre branche avec 400 de ses travailleurs, qu'autrement elle aurait à renvoyer; et notre section aurait à attendre peut-être un quart de siècle, avant de voir se réaliser un projet qui, pour nous, est d'un avantage incalculable.

VILLE PLATE, 29 Août 1881.

MM. les Rédacteurs du Courrier :

Si je ne craignais de passer pour un pédant, je voudrais citer ici un vers de Virgile qui vante les charmes de la vie des champs—charmes assez peu connus, du reste, de ceux qui cultivent la terre.

"... O ter quaterque beati
Sua et bona vorant agricolae!"
s'écrie le poète de Mantoue; et après avoir parcouru ce beau pays si bien nommé le jardin de la Louisiane, je ne puis m'empêcher de dire avec lui : Qu'ils seraient heureux, les travailleurs du sol, s'ils connaissaient tous leurs avantages!

Voici une humble habitation entourée de lilas et de grands chênes, à quelques milles du chemin de fer on d'une rivière navigable, grandes artères de la civilisation, grandes routes du progrès qui permettent au colon d'expédier ses produits au marché et lui ramènent en retour les idées nouvelles, les perfectionnements de l'industrie, voire même, s'il le veut, les merveilles de l'art.

Dependant, il tient dans sa main les vraies richesses. Ses champs de maïs, de coton, et de cannes s'étendent à perte de vue; le riz vient dans ses terres basses; les légumes les plus variés croissent à sa porte; les arbres fruitiers ornent son verger et leurs produits sont le luxe de sa table; outre une basse-cour bien garnie, le gibier abonde là-bas dans les grands bois, et le poisson dans les bayous; s'il est prudent, ses bestiaux ne manquent jamais de bons pâturages en été, de fourrage abondant en hiver; qu'il serait heureux s'il connaissait tous ses avantages!

Car enfin, la vapeur et l'électricité le mettent aux portes de la ville, ce grand centre des idées nouvelles, ce foyer de la civilisation, tandis qu'il est loin de ses mauvaises odeurs, de son atmosphère corrompue, de l'insécurité de ses débauches et de son luxe énervant.

Mais son plus grand avantage, à mes yeux, c'est qu'il est libre et indépendant. L'habitant des campagnes n'a pas à faire la courbe devant un autre manéquin qui courbe l'échine à son tour devant Monsieur un tel, millionnaire, ou devant Madame l'Opinion Publique.

Cette habitation—j'en ai vu des centaines comme cela de la Nouvelle-Orléans tel—son propriétaire ne sait pas; ne peut être pas en retirer tous les avantages possibles. Voici de grands platins, des terrains marécageux qui demandent de fortes saignées, des fossés, des tranchées, que sais-je, moi? tout un système de drainage pour l'écoulement des eaux. Voilà d'innombrables prairies, des terres vagues

où l'on rencontre cependant des vestiges de sillons qui ne produisent qu'une récolte de chiendent. Cela était cultivé avant la guerre. Ah! avant la guerre la terre était donc plus riche ou mieux labourée? Il y avait donc plus d'industrie ou plus d'énergie? Ces habitants, ne sont-ce plus les descendants de ces premiers colons qui traversèrent bayons et rivières, prairies tremblantes et forêts vierges, pour venir planter ce jardin de la Louisiane? Travailleurs de la terre, réveillez-vous! Secouez votre torpeur! La terre est aussi riche, aussi féconde qu'autrefois, la Providence aussi bonne!

Les bras vous manquent, dites-vous? Appelez vos frères d'Europe, ces travailleurs de la terre sobres et industrieux qui demandent que la politique leur laisse en paix gagner leur pain; mettez-les sur vos terrains en friche, ces hommes qui seraient trop heureux de trouver près de vous l'indépendance et la liberté que vous possédez. Que de milliers d'entr'eux viendraient s'ils connaissaient les avantages que vous pouvez leur offrir, en compensation de l'aide qu'ils vous donneraient!

Qu'ils sachent donc bien que près de vous la politique ne les divisera pas; que l'on est tranquille et calme ici, parce que l'on est fort; que l'on peut vivre si l'on veut travailler; que l'homme prudent et sobre, l'homme juste et qui craint Dieu, et qui ne craint que Dieu, est ici l'homme qui enrichit le pays et qui s'enrichit, qui s'agrandit et acquiert pour lui et pour les siens les vrais titres de noblesse, ceux qui restent dans les annales du pays, et que c'est de genre d'hommes que l'on appelle et que l'on veut.

MM. les rédacteurs, j'ai souvent lu dans les journaux de la Nouvelle-Orléans des extraits de votre COURRIER, où vous ne cessez d'appeler l'immigration. Je n'ai jamais été si bien convaincu de la nécessité de votre appel que quand j'ai vu, en passant, tant de richesses inexploitées. C'est dans cet esprit que je voudrais joindre ma faible voix à la vôtre, et que je me permettrais de vous envoyer de temps en temps quelques articles sur cet important sujet, si toutefois vous voulez bien me donner une petite place dans vos colonnes.

Le Président Garfield.

[Abonné de la Nouvelle-Orléans, 30 août.]
La semaine qui vient de s'écouler a été fertile en émotions diverses. Au début, les bulletins émis par les médecins qui entourent le Président avaient fait évanouir le dernier espoir de ceux qui espéraient encore que M. Garfield survivrait à l'attentat dont il a été la victime. Tout semblait fini, et on s'attendait à chaque instant à recevoir la fatale nouvelle.

Aujourd'hui, la situation s'est modifiée dans le sens du mieux, et les médecins s'empressent de le constater.

L'amélioration signalée se maintiendra-t-elle? N'est-ce là qu'une de ces accalmies qui se produisent même dans les cas plus désespérés.

Quoiqu'il en soit, M. Blaine s'est empressé d'informer le représentant américain à Londres du mieux qui se produit et de l'espoir qu'expriment les médecins qui soignent le Président.

Si le peuple suit avec anxiété les diverses phases de la maladie du Président, c'est que, outre la pitié et l'intérêt qui s'attachent à cette grande infortune, il porte ses regards plus loin, et se demande : Après, qu'advient-il? Ce qu'il adviendrait, dans le cas d'une perte douloureuse, n'est pas précisément du domaine de l'inconnu. Ici, les hommes et les partis sont appréciés. Ils ont des principes et des tendances souvent exposés au grand jour. Mais leur puissance à des bornes. La Constitution les enferme dans un cercle qu'ils ne peuvent franchir. Leur action ne pourrait donc s'exercer que sur la question de la distribution des emplois, question médiocre, qui passionne cependant les avidités qui entourent le pouvoir et qui a provoqué un des crimes les plus atroces dont l'histoire fasse mention : la tentative de meurtre sur le président Garfield.

Un souffle empesté envahit l'air où se discutent les affaires politiques. Autrefois, quand la coupe était pleine, quand les partis, repoussant toute concession, descendaient dans la rue, la victoire restait au plus fort, et la révolution était accomplie. De nos jours, dans leur impuissance d'obtenir ce qu'ils désirent, les partis hostiles conspirent dans l'ombre, c'est à la dynamite qu'ils demandent la force qu'ils ne trouvent pas en eux. C'est ce qui se passe en Russie, ce que les ardeurs du fénianisme recommandent à l'Irlande abattue.

Mais ici, à l'ombre de nos institutions démocratiques, alors que le suffrage universel, consulté tous les quatre ans, reste souverain absolu, la dynamite n'a pas de raison d'être, et l'emploi de la violence meurtrière doit soulever la réprobation la plus énergique.

Quelques esprits timorés ont exprimé des craintes sur le sort réservé à M. Arthur, s'il arrivait au pouvoir. Disons tout d'abord que les Guitaen sont rares aux Etats-Unis, et qu'ensuite l'horreur générale que le crime de ce dernier a inspirée, sans distinction de parti, n'est pas de nature à encourager les ambitions déçues. Il faut à l'humanité une gestation de plus de deux mille ans pour produire un Érostrate, à supposer, comme cela a été dit, que Guitaen n'ait cédé, dans ce crime qu'il a commis, qu'à un désir de notoriété.

M. Arthur n'a pas plus à redouter le sort de M. Garfield que le pays n'a à craindre l'inauguration d'une politique sectionnelle si M. Arthur parvient à s'asseoir sur le fauteuil présidentiel. M. Conkling, le futur secrétaire d'Etat—toujours dans l'hypothèse de la mort de M. Garfield—ne s'est pas montré plus ardent contre le Sud que M. Blaine. Et puis, il est avec les idées qui courent des accablants mouvements anxieux doivent se soumettre les hommes aux doctrines les plus longtemps caressées.

La moralité des terribles événements qui se sont accomplis aux Etats-Unis ces temps derniers, c'est que la passion politique qui arme le bras d'un meurtrier, non seulement reste sans écho dans le pays, mais est encore l'objet de l'animadversion publique. Le sentiment d'humiliation se mêle à celui de la pitié. Le peuple se sent atteint dans sa considération aux yeux du monde, et se demande quel sera le jugement de l'étranger.

Mais heureusement, dans l'appréciation du crime et des motifs qui ont armés la main de Guitaen, les journaux de l'Europe ne se sont pas mépris. C'est un crime isolé, ont-ils dit, que la nation américaine condamne avec un ardeur et une unanimité sans exemple.

Les dernières nouvelles du malade sont très touchantes. M. Garfield a exprimé le désir de voir ses enfants. Les médecins y ont consenti. C'est Mme Garfield, cette femme courageuse, héroïque, au dévouement sublime, qui a insisté pour que la présentation fut faite par elle. La jeune fille a paru la première; le père l'a reçue avec une expression de tendresse émue.

Puis à son tour le jeune fils a fait son entrée. L'entrevue a été courte. Les médecins présents ayant constaté une élévation du point du malade, se sont empressés de mettre fin à cette scène, une des plus touchantes qu'il soit possible d'imaginer.

Nous exprimons l'espoir que nous n'aurons plus à constater ces alternatives dans l'état du malade qui font passer la population qui s'intéresse si vivement au sort de M. Garfield, de l'espérance à la crainte.

L'Habitation St. Ybars.

A MM. les Editeurs de l'Abéille.
Accordez-moi, je vous prie, une place dans votre journal, pour faire savoir au public que je publierai, au mois de novembre prochain, un roman sans ce titre :

L'HABITATION SAINT YBARS.

MAÎTRES ET ESCLAVES EN LOUISIANE.

Ce livre a pour but de reproduire, dans un tableau aussi vivant que possible, un état social

disparu mais dont il reste encore des traces profondes dans le souvenir de tous ceux qui en ont été les contemporains.

Les écrivains européens et même ceux des Etats-Unis qui ont parlé de la Louisiane, ont presque toujours peint ses mœurs d'après des impressions reçues en contrant, ou sur des renseignements sans contrôle. Pour bien connaître un milieu social, il faut y être né, il faut avoir vécu de sa vie; et quand on veut en donner une image fidèle, il faut avoir l'habitude de s'élever dans ces régions sereines d'où l'observateur, soustrait à toutes les embûches de la passion, contemple les hommes et les choses d'un regard purement scientifique.

Il a semblé à l'auteur de l'ouvrage annoncé que ces conditions, indispensables pour être dans le juste, se trouvant réunies en lui, il usait d'un droit et accomplissait un devoir en faisant connaître, sous sa plume, une de ces grandes familles louisianaises dont l'intérieur reflétait, avec ses lumières et ses ombres, l'ensemble de la société. Le lecteur est introduit chez les Saint-Ybars aux jours de leur prospérité et de leur splendeur; puis, il traverse avec eux la phase de la guerre, et enfin il assiste au spectacle des conséquences diverses produites par cette lutte de quatre ans.

Aujourd'hui le roman n'est plus simplement une œuvre d'imagination; c'est une étude dont l'objet est de rassembler des documents qui pourront aider plus tard l'historien à se bien pénétrer de l'esprit de l'époque qu'il veut décrire. Une science nouvelle—la sociologie—est en voie de formation; déjà elle enseigne quelques-unes des lois principales auxquelles est soumise l'évolution des collectivités humaines. L'ambition du romancier moderne est d'apporter sa pierre, si petite qu'elle soit, à la construction de l'édifice.

Pour cela, il observe attentivement la réalité, note avec soin l'influence du milieu sur la pensée et par suite sur la conscience des individus, et constate, dans l'ordre de leur succession, les actes par lesquels l'être intérieur se manifeste au dehors.

Les sociétés, pas plus que les individus, ne peuvent abolir leurs antécédents; il faut compter, bon gré malgré, avec le passé; et, puisque c'est une nécessité, comptons de bonne grâce et surtout avec impartialité. C'est à quoi ont tendu tous les efforts de celui qui écrit cette lettre.

Les Saint-Ybars, ou Maîtres et Esclaves en Louisiane, forment un volume, petit in-octavo, de trois cents pages.

Le prix de l'ouvrage est fixé à une piastre et demie.

MM. A. M. Mir et Eugène Lacoste sont chargés de recueillir des souscriptions.

Le souscripteur payera en recevant son volume.

Veillez agréer, messieurs et chers collaborateurs, mes salutations les plus cordiales.

ALFRED MEYER.

COUVENT
L'IMMACULEE CONCEPTION,
Sous la direction des
Sœurs Marianites de Ste-Croix,
Opelousas, St. Landry, Lne.

Le Collège sera sous la direction du Rév. P. L. Poulet, et les études seront conduites par M. J. B. Gallien, A. M.

Il y a une vaste récréation devant l'école, de sorte que depuis leur entrée en classe jusqu'à leur sortie, les élèves seront sous la surveillance immédiate du professeur.

NOUVEAU MAGASIN.

Le "New Orleans Cheap Store."

Rue Main, vis-à-vis le Bureau de Poste, OPELOUSAS.

Je viens de recevoir un assortiment complet de nouvelles marchandises, telles que Marchandises Stèbes, Habilllements Confectionnés, Chaussures, Groceries, Vins, Liqueurs, Etc., Etc.

Que j'offre aux prix de la Nouvelle-Orléans, pour du comptant. TOUS sont invités à venir examiner mes marchandises et se renseigner sur mes prix avant de faire leurs achats ailleurs; cela ne leur coûtera rien, et ils pourront épargner de l'argent en ce faisant.

Les plus belles prix du marché seront payés pour la Mousseline de Laine et les Peaux, et toute espèce de produits du pays.

ETIENNE LATREYTE.
Opelousas, 13 Nov. 1880.

LIQUEURS PURES

Groceries de Choix

A BAS PRIX

TENUES PAR

JOS. LASALLE,

Sur la Rue Landry, près du Pont, Opelousas.

PENSION PRIVÉE,

No. 63 Rue Bourbon, Nolle-Orléans,

TENUE PAR

Mr. & Mme. M. BELL,

(Dernièrement de St. Landry.)

CHAMBRES GARNIES. La pratique de nos amis et connaissances de St. Landry est respectueusement sollicitée.

L. I. TANSEY,

Attorney at Law,

OPELOUSAS, LA.

Prompt attention given to collection of claims.

AVOCAT.

Attention toute spéciale donnée à la collection des réclamations.

Manufacture de Voitures.

FLATTE de l'encouragement qui lui a été accordé jusqu'à présent par le public de cette Paroisse, le soussigné remercie amicalement ceux qui l'ont ainsi encouragé, et sollicite un nouveau temps, la continuation de leur patronage. Il sera toujours prêt à manifester ses buggies, hacks et autres véhicules sur commande et de main de maître. Les réparations aux voitures, tels que changement de roues, peinture ou garniture seront exécutés promptement et aux prix les plus modérés, pour du comptant seulement. Dorénavant, tout ouvrage qui sera payé sur livraison, portera 10 pour cent d'augmentation pour les frais de collecter immédiatement.

Le soussigné est toujours en mains des hacks, des buggies, et de toutes sortes de voitures qu'il vendra à bon marché pour du comptant.

S. P. CLARK.

Opelousas, 20 Janvier 1877. 1911.

JEAN MEDICIS,

Entrepreneur de Pompes Funèbres

Encoignure Nord et Union,

OPELOUSAS.

CORCUEUX Métalliques et en Bois de toutes dimensions et de toutes sortes.

Corcues faits sur commande en deux heures de temps. Les tombeaux seront aussi construits à la perfection.

Il sera toujours prêt à manifester ses buggies, hacks et autres véhicules sur commande et de main de maître.

Les réparations aux voitures, tels que changement de roues, peinture ou garniture seront exécutés promptement et aux prix les plus modérés, pour du comptant seulement.

Dorénavant, tout ouvrage qui sera payé sur livraison, portera 10 pour cent d'augmentation pour les frais de collecter immédiatement.

Le soussigné est toujours en mains des hacks, des buggies, et de toutes sortes de voitures qu'il vendra à bon marché pour du comptant.

S. P. CLARK.

Opelousas, 23 Juillet, 1881. 3m

LOUIS VATTER,

MENUISIER,

Rue Dumaine, entre les ateliers de V. Lastrapes et P. Gosselin, Opelousas.

MEUBLES de toutes sortes réparés. Les vieux meubles remis à neuf. Tout ouvrage garanti. Prix modérés.

Opelousas, 20 Juillet, 1881. 1f

JULIEN CLAUDE,

Marchand-Commissionnaire,

123 Rue Decatur,

(Entre St. Louis et Toulouse.)

NOUVELLE-ORLEANS.

POUR LA VENTE DES

Oufs, Volailles, Peaux, Laine, Pommes de Terre,

Et de tous les Produits de la Campagne.

LES ORDRES AU COMPTANT

Seront remplis au plus bas prix du marché.

Fait une Spécialité des Fruits

2 avril-3m

Les Citoyens Français

Qui ont des réclamations contre le gouvernement des Etats-Unis, pour actes commis par les autorités civiles ou militaires des Etats-Unis, consulter leur intérêt en s'adressant à MM. E. T. Posey & E. L. Posey, No. 42 rue du Canal, Nlle-Orléans, avocats, et membres de l'agence pour la collection de réclamations françaises aux Etats-Unis.

Les informations, les blancs nécessaires, etc., fournis gratuitement et de suite.

Mr. E. L. Posey est actuellement à Opelousas, et pourra être consulté à la pharmacie de Mr. W. O. Posey. 4 sept-11.

KENNETH BAILLO.

AVOCAT, Opelousas, bureau près de celui de Joseph M. Moore—Ecrira dans les Cours de l'Intérieur, district judiciaire et devant la Cour Suprême à Opelousas. Des affaires importantes seront prises des paroisses avoisinantes. [sept. 9 1876. 46f

A VENDRE.

La propriété de Mme Martin, située rue Dumaine, près l'enclosure Nord, consistant en une maison de résidence et trois autres bâties, avec le terrain ayant 95 pieds de face sur la rue Dumaine et 197 de profondeur. Une bonne location pour le commerce. S'adresser sur les lieux ou à ce bureau. 15f

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. EDITION quotidienne, \$14 par an, payable d'avance; hebdomadaire, \$3 par an.

LOOK! JOB PRINTING OF EVERY DESCRIPTION Executed at this Office.

La. S. L.

This is the only Lottery ever voted on and indorsed by the people of any State.

Louisiana State Lottery Company

Incorporated in 1868 for

TWENTY-FIVE YEARS!

By the Legislature for Educational and Charitable purposes, with a Capital of

\$1,000,000!!

To which a reserved fund of over

\$420,000

Has since been added.

By an overwhelming

POPULAR VOTE

Its franchise was made a part of the present State Constitution, adopted

Dec. 2, A. D. 1873.

ITS GRAND SINGLE NUMBER DRAWING Will Take Place Monthly.

It Never Scales or Postpones!

Look at the following Distribution.

CLASS I,

AT NEW ORLEANS,

TUESDAY, Sept. 13, 1881.

Capital Prize,

\$30,000!

100,000 Tickets at Two Dollars Each.

Half Tickets \$1.

LIST OF PRIZES:

1 CAPITAL PRIZE \$30,000

1 do do 10,000

1 do do 5,000

2 PRIZES OF \$2,500 5,000

5 do 1,000

20 do 500

100 do 100

200 do 50

500 do 20

1000 do 10

APPROXIMATION PRIZES:

5 Approximation Prizes of \$300 \$2,700

9 do do 200 1,800

9 do do 100 900

1857 Prizes, amounting to \$110,400

Application for rates to clubs should be made only to the office of the Company in New Orleans.

Write for circulars or send orders to

M. A. DAUPHIN,

New Orleans, La.

C. M. THOMPSON,

Opelousas, La.

All Our Grand

EXTRAORDINARY

DRAWINGS

Are under the supervision and management of

Gen'ls. G. T. SHAUBERGARD

and JUBAL A. EARLY.

Capital Prize, \$100,000. Whole Tickets, \$10

OPELOUSAS DIRECTORY.

Dry Goods and Groceries.

LATREYTE ETIENNE—Dry goods, hardware, crockery, etc., staple and fancy groceries. Main street, opposite Postoffice.

ROOS, DAVID—Dry Goods, Clothing, Hardware, Corner Main and Bellevue streets.

Attorneys at Law.

ESTILETTE, E. D.—Attorney and Counselor at Law. Office in the Old Bank House, on Landry street.

LEWIS & BRO.—Attorneys and Counselors at Law. Office on Landry street, between Court and Market streets.

ODDEN, JOHN N.—Attorney and Counselor at Law. Office on Landry street, same lately occupied by H. L. Garland, Esq.

Miscellaneous.

BODEMULLER, RUD.—Watchmaker and Musical Instruments repaired. Bellevue street.

COURIER JOB OFFICE.—Every description of Job Printing from a small Card to the largest Poster, at N. O. prices. Main st.

EALE, C. N.—Watchmaker and jeweler; repairing; corner Main and Landry st.

HADDEN, LOUIS.—Physician and Surgeon. Office at residence, southern edge of Union street.

JONES & PARKER, DRS.—Physicians and surgeons; office on Main street, adjoining Posey's drugstore.

ITTELL, R. M.—Druggist, Apothecary and Pharmacist. Main street, near the Postoffice. Prescriptions accurately filled.

LESASSIER, F.—Staple and fancy grocery. Liquors, cigars, confectionery, hardware, etc., cheap for cash; Court street.

LIGHTLEY, WM.—Tin Shop, Tinware of all kinds, and Buck's Brilliant Stoves. Main street, near Morhousier's shop.

MC DANIEL, ELI.—Little Bijou Saloon. Finest wines, liquors and cigars; Bellevue street, near corner of Ma n.

PEPPERKORN, EMILE.—Veranda Coffee House, opposite Courthouse. Fine wines, liquors, cigars and billiard table.